

Joël Roman commente ici les diverses prises de position du président de la République vis-à-vis des questions de religion.

« L'âme d'un monde sans âme »

Joël Roman

Quand on critique ses prises de position successives sur les questions de religion (le discours du Latran, celui de Riyad, celui du CRIF¹ enfin qui, de l'aveu même du président, forment un ensemble cohérent), Nicolas Sarkozy a immanquablement la même réponse, faussement indignée. Quoi ? On voudrait m'interdire de parler de religion, des fins dernières, des valeurs et du sens de la vie ? On voudrait me cantonner dans les trivialités comptables du quotidien : la gestion au jour le jour du pouvoir d'achat des Français, la croissance économique ? « Est-ce que cela doit obliger le président de la République, pour être républicain, à ne parler que de la sécurité routière, du pouvoir d'achat, de la politique spatiale, sans jamais parler des choses qui peuvent être essentielles, comme la vie, la civilisation, l'amour et l'espérance ? Est-on devenu à ce point sectaire et aveugle qu'on sorte du domaine de la politique ces questions essentielles ?² » Il y aurait beaucoup à dire sur ce partage, et sur les choses que notre président considère comme triviales, non essentielles, qui semblent pourtant l'être aux yeux de nombreux de nos contemporains, qui le sont aussi à nos yeux : que signifie ce mépris ? N'est ce pas pour cela qu'il a été élu ? Quand nous voulons être entretenus de spiritualité, de philosophie ou de religion, que Nicolas Sarkozy nous pardonne, c'est vers d'autres voix que la sienne, d'autres textes que les siens que nous nous tournons. En revanche, c'est bien vers lui que se dirigent nos regards quand nous évoquons les difficultés de la vie, de nos vies. C'est peut être trivial, mais c'est humain, et c'est aussi dans l'ordre des institutions.

En outre, notre président gagnerait à se souvenir de la parole du philosophe³ qui répondait à un visiteur surpris de le voir se chauffer devant sa cheminée : « Ici aussi les dieux sont présents. » Parole qui ne manque pas d'écho dans tel précepte de la Torah, tel verset des Évangiles, telle sourate du Coran : les spiritualités et les religions, elles, n'ont jamais rejeté cet enseignement et professent toutes que les tâches plus humbles ne manquent pas de noblesse, du point de vue même qui est le leur.

¹ Conseil représentatif des institutions juives de France.

² Discours lors du dîner du CRIF, 13 février 2008.

³ Héraclite.

UN MANQUEMENT À LA RÉSERVE RÉPUBLICAINE

Mais, grands dieux, personne n'a jamais songé à interdire à Nicolas Sarkozy de parler de certains sujets, et notamment des plus élevés. Quand il s'offusque, il fait mine de ne pas comprendre ce dont il s'agit. Ce n'est pas le fait qu'il parle de religion qui est en cause, c'est ce qu'il en dit. Dans ses fonctions, le président de la République se doit à une certaine réserve sur ces questions, pour la simple raison qu'il est le chef d'un État laïque et pluraliste. Personne ne songe à lui reprocher d'avoir fait état de convictions personnelles : celles-ci sont privées et libres. Il en a notamment une forte, constamment martelée au long de ces trois discours : « Le drame du xx^e siècle, de ces millions d'êtres projetés dans la guerre, la famine, la haine, la séparation, la déportation et la mort, n'est pas né d'un excès de l'idée de Dieu, mais de sa redoutable absence. [...] Il n'y a pas une ligne de la Torah, de l'Évangile ou du Coran, restituée dans son contexte et dans la plénitude de sa signification, qui puisse s'accommoder des massacres commis en Europe au cours du xx^e siècle au nom du totalitarisme et au nom d'un monde sans Dieu. C'est mon droit de défendre cette conviction. » C'est en effet son droit, quoiqu'il s'agisse d'une contre-vérité manifeste.

Dans les considérations philosophiques auxquelles il se livre, au milieu d'une spiritualité hâtivement bricolée qui doit sans doute davantage à Jacques Chancel (« Et Dieu dans tout ça ? ») qu'à une culture religieuse approfondie, il énonce, en tant que président de la République, des jugements de valeur sur la fonction sociale de la religion et sur la supériorité de certaines croyances qui outrepassent cette réserve. Ce qui a été jugé entorse à la laïcité, ce n'est pas que le président prononce le mot de religion, ce n'est pas qu'il en parle : c'est que, dans ses fonctions, il juge que la religion avait une supériorité morale sur l'incroyance ou l'agnosticisme. Il a, semble-t-il, cherché à corriger le tir dans des interventions ultérieures : « Jamais je n'ai dit que la morale laïque était inférieure à la morale religieuse. Ma conviction, voyez-vous, c'est qu'elles sont complémentaires et que, quand il est difficile de discerner le bien du mal, ce qui, somme toute, n'est pas si fréquent, il est bon de s'inspirer de l'une comme de l'autre. La première préserve des certitudes toutes faites et apporte sa rationalité. La seconde oblige chaque homme, chaque société, chaque époque, à ne pas se penser uniquement comme leur propre fin. Et jamais je n'ai dit que l'instituteur était inférieur au curé, au rabbin ou à l'imam pour transmettre des valeurs. Mais ce dont ils témoignent n'est tout simplement pas la même chose. Le premier, l'instituteur, témoigne d'une morale laïque, faite d'honnêteté, de tolérance et de respect. Que ne dirait-on pas d'ailleurs si l'instituteur s'autorisait à témoigner d'une morale religieuse ? Le second, le curé, le rabbin ou l'imam, témoigne d'une transcendance dont la crédibilité

est d'autant plus forte qu'elle se décline dans une certaine radicalité de vie. »⁴

On le voit : la complémentarité selon Nicolas Sarkozy, c'est une hiérarchie. Et même quand il prétend déminer ses propos, il ne peut s'empêcher de décliner la laïcité comme un manque. Il ferait toutefois bien de se convaincre qu'il ne s'agit pas là de tabous à transgresser pour prouver sa grande liberté d'esprit, ou son audace, mais à la fois plus modestement et plus fondamentalement d'un des éléments essentiels du pacte républicain. Il gagnerait d'ailleurs à réfléchir sur la signification de la loi de 1905, ce qui l'empêcherait de se livrer à des commentaires sur la laïcité faits d'approximations historiques, comme de mettre au débit de la République et au crédit de l'Église le conflit des diocésaines, ou encore d'affirmer que « l'interprétation de la loi de 1905 comme un texte de liberté, de tolérance de neutralité est une reconstruction rétrospective du passé »⁵.

DES CRITIQUES PARFOIS INAPPROPRIÉES OU REGRETTABLEMENT ABSENTES

Que certains, dans la foulée, aient embrayé une chanson laïciste fondamentalement antireligieuse, non exempte d'un anticléricalisme un peu hors d'âge et surtout d'une tonalité antimusulmane fleurant bon le culturalisme (les mêmes ont reproché à Nicolas Sarkozy, à cette occasion, la création du CFCM⁶), faisait partie des réactions prévisibles : on peut leur reprocher leur étroitesse d'esprit, comme le fait Jean-Louis Schlegel dans *Esprit*⁷, mais à condition de ne pas oublier de reprocher à Nicolas Sarkozy d'avoir réveillé de vieux démons. S'il s'était contenté de dire que la foi religieuse tout comme les convictions laïques peuvent être à l'origine d'engagements sociaux, politiques ou culturels forts, qui sont nécessaires à la richesse et à la diversité de la vie sociale, et d'une certaine manière à la cohésion sociale, il me semble qu'on n'aurait rien trouvé à redire à ses propos et qu'il aurait pu ainsi se livrer à un éloge mesuré du rôle des religions, entre autres. Mais il ne dit pas cela : son propos est tout entier de valorisation du religieux, sous diverses formes, et qui plus est du religieux entendu comme supplément d'âme dans un monde qui en manquerait cruellement⁸.

De ce point de vue, les protestations laïques auraient dû être accompagnées de protestations au moins aussi vives des religieux : car faire de la religion un des principaux ressorts de la paix sociale, par la faculté qu'elles ont d'endormir les inquiétudes spirituelles et de procurer des consolations célestes aux tracas temporels relève d'une conception clairement dépassée du rôle du religieux, en outre passablement réactionnaire.

⁴ Discours au dîner du Crif.

⁵ Discours du Latran, 20 décembre 2007.

⁶ Conseil français du culte musulman.

⁷ Jean-Louis Schlegel, « Nicolas Sarkozy, la laïcité et les religions », *Esprit*, février 2008.

⁸ La religion est « l'âme d'un monde sans âme », dit Marx.

UNE VISION PROFONDÉMENT CONSERVATRICE

J'ai indiqué ailleurs⁹ ce qui me paraissait être une régression et un contresens sur la signification même du fait religieux, et plus spécifiquement du message chrétien. C'est évidemment vrai en ce qui concerne le protestantisme, du moins dans la version issue de la théologie de Karl Barth, mais ça l'est aussi du catholicisme, qui a connu une mutation profonde de son discours et de sa conception du religieux. Celle-ci s'est affirmée avec le Concile Vatican II, notamment sous l'impulsion des théologiens français marqués par la situation d'indépendance de l'Église née du contexte de la séparation, qui l'a conduite à s'affirmer par elle-même en retrouvant l'originalité de son message et de son témoignage. À rebours d'une tradition qui a peu ou prou marqué toute la théologie contemporaine, y compris celle de Ratzinger, et qui dissocie quand elle ne les oppose pas foi et religion, Sarkozy professe une vision toute instrumentale de la religion, nettement préconciliaire : à ses yeux, l'utilité sociale de la religion correspond à un besoin de consolation. Non sans cynisme, en effet, il affirme : « Un homme qui croit, c'est un homme qui espère. Et l'intérêt de la République, c'est qu'il y ait beaucoup d'hommes et de femmes qui espèrent. La désaffection progressive des paroisses rurales, le désert spirituel des banlieues, la disparition des patronages, la pénurie de prêtres, n'ont pas rendu les Français plus heureux ». Renvoyant dos à dos ceux qui auraient imaginé que ces divers sujets relevaient d'une volonté et d'une responsabilité politique, en matière d'aménagement du territoire, de solidarité urbaine, d'éducation populaire, comme ceux qui pensent sincèrement que la foi chrétienne n'est pas là pour nous consoler, mais est là pour nous inquiéter, Nicolas Sarkozy a affiché dans son discours du Latran une conception archaïque et résolument conservatrice de la religion.

Non seulement on peut lire ces trois discours, comme l'a fait Pierre Nora, comme représentant un « cadeau », fait respectivement aux catholiques, aux musulmans et aux juifs, mais il s'agit en fait d'un cadeau empoisonné, qui travestit profondément le sens ultime du message religieux. Certes, la séparation entre foi et religion n'a pas la même signification pour chacun des trois monothéismes, certes il ne faut pas l'absolutiser et faire de la religion une pure forme extérieure à finalité sociale tandis que la foi seule serait authentique, mais il est erroné de faire du religieux l'outil de paix sociale qu'il n'est manifestement plus.

UNE CONSTERNANTE CONFUSION DES GENRES

Les sociologues des religions ont bien montré que l'affaiblissement de la capacité d'encadrement des grandes religions institutionnelles ne signifiait pas disparition du religieux, mais que la

⁹ Joël Roman, « La métaphysique du sarkozysme », *La Croix*, 18 janvier 2008.

sécularisation gagnait du terrain en même temps que se développe une religiosité diffuse que chacun se bricole à sa convenance. Jean-Louis Schlegel a raison d'opposer cette réalité à ceux des laïques qui croient encore que les religions représentent des adversaires solides et redoutables, mais il pourrait tout autant adresser le même reproche à la vision défendue par le chef de l'État. Comme si Nicolas Sarkozy n'était pas bien placé pour savoir que, en matière de mœurs par exemple, nos sociétés, historiquement profondément marquées en effet par le christianisme et mieux par le catholicisme, se contrefichent de l'enseignement de l'Église et des interventions du pape. En revanche, l'impulsion religieuse reste vivace et féconde quand il s'agit de nourrir des engagements sociaux qui peuvent à l'occasion, comme dans le cas de la traque des sans-papiers et plus généralement de la politique d'immigration, dresser les consciences contre le pouvoir. Vouloir rétablir une religion d'ordre social et de contrôle social est à cet égard régressif, et profondément irréaliste, même si, dans certains milieux, les paroles lénifiantes du président ont pu apparaître comme réconfortantes.

Nicolas Sarkozy demande à la religion des secours qu'elle n'est pas en mesure de donner et d'assumer des tâches qui relèvent, elles, directement du politique. Cette confusion des genres peut être bien utile pour masquer sa propre impéritie. Elle nous renvoie surtout à un président qui ne sait plus ce qui relève de lui et ce qui n'en relève pas, qui se mêle de tout et ne traite rien, qui méconnaît gravement la signification de la laïcité, qui bafoue les convictions religieuses dans le moment où il prétend les honorer, et qui ruine du même geste son propre crédit, l'esprit des institutions et la confiance en la parole publique. ☉

Contribuez à défendre la laïcité : signez l'appel de la Ligue de l'Enseignement, « Sauvegardons la laïcité de la République », qui avait déjà réuni à la mi-mars plus de 150 000 signatures.

www.appel-laïque.org